

Veille du troisième dimanche du Carême (Oculi), le 3 mars 2018

Suivre le Christ... ?

Luc 9

Comme ils étaient en route, quelqu'un dit à Jésus en chemin : « Je te suivrai partout où tu iras. » Jésus lui dit : « Les renards ont des terriers et les oiseaux du ciel des nids ; le Fils de l'homme, lui, n'a pas où poser la tête. »

Il dit à un autre : « Suis-moi. » Celui-ci répondit : « Permits-moi d'aller d'abord enterrer mon père. » Mais Jésus lui dit : « Laisse les morts enterrer leurs morts, mais toi, va annoncer le Règne de Dieu. »

Un autre encore lui dit : « Je vais te suivre, Seigneur ; mais d'abord permets-moi de faire mes adieux à ceux de ma maison. » Jésus lui dit : « Quiconque met la main à la charrue, puis regarde en arrière, n'est pas fait pour le Royaume de Dieu. »

Chers sœurs et frères en Christ,

L'évangile qui nous est proposé ce soir soulève la question de la suivance. Que signifie suivre le Christ ? Comment le suivre ? Et qu'est-ce que cela implique concrètement ?

En revisitant cet extrait de l'évangile selon saint Luc tout au long de cette semaine, je me suis rendu compte qu'il était loin d'être aisé de répondre à ces questions de manière spontanée, claire et précise.

Et j'imagine que si je faisais maintenant passer le micro et demandais à chacun et chacune de formuler vos propres réponses, vous seriez peut-être perplexes dans un premier temps... et nous aurions au final un large éventail de chemins de suivance.

Que signifie suivre le Christ ?

Certains diraient probablement tout spontanément : aimer son prochain. D'autres ajouteraient « comme soi-même », pour citer Jésus jusqu'au bout, tant il est vrai que pour aimer une autre personne, il s'agit d'abord de s'aimer soi-même.

D'autres répondraient : suivre le Christ, c'est faire le bien, se préoccuper des indigents et des marginaux.

D'autres encore diraient peut-être : suivre le Christ, c'est croire qu'il est le Fils de Dieu qui, par sa mort et sa résurrection, nous donne accès à la vie éternelle...

Oui, selon notre sensibilité, cette notion de suivance peut nous renvoyer à la fois à des réalités diverses, et à des degrés d'engagement différents... Tant mieux pourrions-nous dire : là où il y a diversité d'approches, il y a enrichissement mutuel.

Néanmoins, la manière dont nous comprenons le fait de suivre le Christ et la forme que tend à prendre cet engagement dans notre quotidien impliquent des manières de vivre différentes, mais aussi des rapports à Dieu, aux autres et à nous-mêmes différents.

Dès lors, mettons-nous à l'écoute du Christ : comment lui nous appelle-t-il à le suivre et dans quelle perspective ? Qu'attend-il de nous ? Ou bien : comment cette suivance peut-elle se transformer en chemin de vie au sens le plus fort du terme, chemin de résurrection pour moi et pour celles et ceux qui m'entourent ?

Les trois brefs dialogues que nous rapportent l'évangile sont éclairants à cet égard.

En premier lieu, une personne dit à Jésus : « Je te suivrai partout où tu iras. » Elle formule un engagement plein et entier à la suite du Christ, j'ai presque envie de dire extrême... comme si la personne qui pose cette affirmation s'effaçait, renonçait à exister par elle-même pour se consacrer exclusivement au Christ et le suivre aveuglément.

Jésus botte en touche : « Les renards ont des terriers et les oiseaux du ciel des nids ; le Fils de l'homme, lui, n'a pas où poser la tête. »

Nous pouvons évidemment comprendre cette réponse au premier degré, Jésus essayant de faire comprendre à son interlocuteur que l'engagement qu'il formule n'est pas réaliste sur le plan pratique.

Mais en allant plus loin, cette réponse énigmatique pourrait aussi signifier que le fait de suivre le Christ ne renvoie pas à des lieux ou à un itinéraire géographique. Ou pour faire un pas de plus : suivre le Christ ne signifie pas lui courir après dans une espèce d'enthousiasme aveugle, dans une euphorie qui tend à nous couper de la réalité, comme ce serait le cas pour l'adepte d'un gourou ou le fan d'une idole.

En somme, la suivance ne se pose pas en termes d'adhésion inconditionnelle, où l'individu se trouve en définitive coupé de de lui-même, de sa liberté et de son existence propre.

Mais en considérant la vie, l'œuvre et les enseignements de Jésus, nous voyons qu'ils trouvent à la fois leur source et leur horizon dans une confiance inébranlable en Dieu. Le suivre c'est, comme lui l'a fait, marcher sur un chemin d'obéissance, dans la confiance au Père, cet Autre, plus proche de nous que nous le sommes nous-mêmes et qui nous aime sans conditions.

En marchant à la suite de Jésus, sur ce chemin de confiance et d'amour, nous sommes appelés à la liberté, une liberté intérieure qui nous fait vivre, qui nous responsabilise et nous permet de nous

situer de plein pied dans la réalité, face à nous-mêmes, et en lien avec les autres ... en renonçant au soi-disant confort de nos nids et à nos terriers, aux barricades que nous pouvons édifier dans l'espoir de nous protéger et de nous épargner, à nos calculs visant à tirer notre épingle du jeu et à préserver nos intérêts... en renonçant aussi à poser nos têtes, à nous figer sur des convictions et des principes qui tendent à prendre le pas sur la vie réelle, sur la Réalité...

Oui, suivre le Christ, c'est rester en mouvement, non pas en courant après un leader charismatique ou en s'appropriant une belle idéologie, mais en accueillant au plus profond de nous un amour qui nous précède et nous donne de tenir debout quelles que soient les circonstances. Cet amour nous permet de nous ouvrir aux autres au-delà des déceptions, des désillusions et des trahisons, d'avancer et de traverser les épreuves et les morts qui jalonnent nos existences... Et, à l'inverse, cet amour nous permet d'être seuls, d'exister en-dehors du regard des autres, sans chercher une reconnaissance à tout prix, l'assurance d'exister...

N'est-ce pas ainsi justement que Jésus, le Christ, a manifesté la victoire inconditionnelle de la vie sur la mort, en demeurant dans la confiance, en acceptant de se recevoir d'un Autre et de vivre de son amour jusqu'au bout, sans calculs, malgré les trahisons et les jeux de pouvoir qui l'ont mené jusqu'au calvaire... malgré son infinie solitude au plus fort de l'angoisse, au seuil de la mort ? « Père, pardonne-leur » disait-il avant de rendre l'âme... La résurrection était alors déjà lancée, pour lui... pour l'humanité toute entière, au travers de son abandon entre les mains de Celui qui semblait l'abandonner : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? Père, entre tes mains je remets mon esprit ».

Le deuxième interlocuteur répond à un appel du Christ : « suis-moi ». Celui-ci répond : « Permets-moi d'aller d'abord enterrer mon père. » L'argument visant à différer est légitime, et je pense que personne d'entre nous n'affirmerait le contraire.

La réponse de Jésus est cinglante : « Laisse les morts enterrer leurs morts, mais toi, va annoncer le Règne de Dieu. »

Si nous nous plaçons dans la perspective d'un chemin de vie, nous comprenons mieux la réponse de Jésus.

Le suivre ne constitue pas une activité concrète qui renvoie à un lieu particulier – nous l'avons vu – ni à un temps défini, mais il s'agit d'une orientation ou d'une disposition intérieure impliquant tout notre être qui permet de voir au-delà de la mort et de tout ce qui s'apparente à la mort dans notre vie.

Ainsi, Jésus appelle-t-il son interlocuteur à déplacer son regard de la mort qui se présente à lui pour l'orienter vers le règne de Dieu, vers la Réalité d'une Présence, d'un Amour qui est la vie de notre vie, qui ne nous abandonne pas mais nous rejoint au creux de nos manques et de nos obscurités. Ou pour le dire autrement : suivre le Christ ne s'inscrit pas dans l'agenda. Il ne s'agit pas d'une activité à côté d'autres, même incontournables comme les funérailles d'un proche parent, mais il s'agit d'un état intérieur de confiance qui permet de voir au-delà de tout ce qui renvoie à la mort

dans notre quotidien, qui permet de croire que nous sommes entre de bonnes mains, quoi qu'il arrive... dans la vie comme dans la mort.

Et à chaque fois que nous faisons l'expérience de cette Présence, chaque fois que nous lui abandonnons nos vies dans la confiance, il nous est donné d'ouvrir nos mains et de cesser de nous cramponner, que ce soit à notre confort et à nos intérêts, ou même à notre existence ou à celle de personnes qui nous sont particulièrement chères. Alors, nous annonçons le règne de Dieu par notre manière d'être, par la liberté et la vie que nous rayonnons, cette vie que nous recevons d'un Autre... et le règne de Dieu avance dans le monde et devient plus concret.

Quant au troisième interlocuteur de Jésus, il diffère le fait de se mettre en route, comme le deuxième : « Je vais te suivre, Seigneur ; mais d'abord permets-moi de faire mes adieux à ceux de ma maison. »

Si le deuxième se trouvait dans une situation tout à fait particulière, à savoir devoir enterrer son père, celui-ci semble quelque peu tiraillé entre son envie de suivre Jésus et sa fidélité envers les siens, c'est-à-dire envers son passé, ses racines, ses repères... en somme, tout ce qui fait son monde.

A ce troisième, Jésus répond : « Quiconque met la main à la charrue, puis regarde en arrière, n'est pas fait pour le Royaume de Dieu. »

Là encore, la réaction de Jésus semble extrême. Mais si nous nous replaçons dans une perspective existentielle impliquant une mise en route intérieure, la Parole de Jésus, dans toute sa radicalité, résonne comme à un appel au choix.

Le changement intérieur qui s'offre à nous, ici et maintenant, implique le choix de la confiance et de l'amour. Et, en matière de confiance et d'amour, il n'y a pas de demi-choix, de choix conditionnel, ou de choix qui ne concerne que certains temps de l'existence. Non, le choix auquel nous sommes invités, est bien un choix radical.

En effet, un demi-choix est un non choix ; et un non choix crée de l'inertie, fige, paralyse... et finit par tuer. Là où les choix ne se font pas, ne sont pas pleinement assumés, la vie disparaît. La femme de Loth, qui se retourne sur la vie et le monde qu'elle laisse derrière elle, se transforme en statue de sel.

L'écrivain suisse, Ferdinand Ramuz, exprimait cela à sa manière dans l'Histoire du soldat : « on ne peut pas être à la fois qui on est et qui on était. On n'a pas le droit de tout avoir : c'est défendu. Un bonheur est tout le bonheur. Deux, c'est comme s'il n'existait plus. »

Et plus pragmatiquement, vous sentez bien le problème si je dis : « je t'aime si » ou « je te fais confiance à condition que »... Il n'y a ni amour, ni confiance, le Royaume de Dieu n'est pas là...

Certes, nous savons tous combien ce choix est difficile. Faire confiance, c'est se déverrouiller et se rendre vulnérable, c'est prendre le risque de perdre et d'affronter les déceptions, c'est accepter de donner sans attendre en retour... c'est prendre le risque de se perdre.... Mais la vie est à ce prix !

Et Lorsque nous osons risquer ainsi notre vie, lorsque nous acceptons de la remettre tout entière entre les mains de cet Autre qui nous ouvre ses bras, nous découvrons, comme nous le rappelle l'apôtre Paul, que rien, rien ne pourra jamais nous séparer de l'Amour, cette force de vie qui a jailli du tombeau...

Oui, c'est cela que nous révèle la mort et la résurrection de Jésus : la traversée de la nuit de nos doutes et de nos enfermements, à la suite de Jésus qui, au comble de l'angoisse, s'est abandonné dans une absolue confiance à Celui qui semblait l'abandonner. Librement, il accepte d'aller jusqu'au bout, de traverser la mort pour permettre à la vie de jaillir... et c'est sur ce chemin qu'il nous demande de le suivre, lui qui est le Chemin, la Vérité et la Vie, ici et maintenant.

Amen